

## TEMOIGNAGE DE LA GUERRE DE 1914 - 1918 par Françoise GOUGNE

Un jour, un jeune de la génération 5 (40 ans!) m'a demandé: "Et les frères Cadier, où étaient-ils pendant la guerre de 14-18 ?". Je me suis mise à la recherche des traces du passé et effectivement j'ai trouvé dans le Livre d'Or et ailleurs pas mal d'informations. Aujourd'hui nous commençons cette "rétrospective" avec l'ainé des frères, George Cadier - l'Aîné (1874 - 1952).

### **GEORGE CADIER l'un des cinq frères**

par Henri CADIER, son frère cadet  
(P. 28 à 36)



(...) Voyons maintenant quelle fut son attitude lorsque éclata le drame de 14-18. C'est à un opuscule non publié qu'il a intitulé **Un pacifiste devant la guerre** que nous empruntons les passages suivants:



**La famille George CADIER vers 1912**

*A Pau, dès août 1914, l'Ecole Normale de Jeunes Filles était devenue Hôpital temporaire, sous la direction du Docteur Lafon, de Salies de Béarn. Certes, un séjour à Pau ne manquait pas d'agrément pour le Béarnais que je suis, mais j'étais poursuivi par ma première aspiration: arriver sur la ligne de feu, me démontrer à moi-même que mon pacifisme n'était pas de la lâcheté, partager les épreuves de ceux qui risquaient leur vie pour une sainte cause. Aussi ma première visite fut-elle pour le Docteur Henri Meunier, un ami de ma famille, qui était à la tête des services hospitaliers de la ville. Il me dit qu'on avait besoin de moi sur place, mais qu'il prenait note de mon désir.*

*Voyant mon obstination à vouloir partir aux armées malgré ma situation dans la Réserve de la Territoriale, mon médecin-chef m'accorda successivement les galons de caporal et de sergent.*

*...Et voici qu'un soir - à ma grande joie - je reçois l'ordre de rejoindre Bordeaux le lendemain, pour être dirigé vers le front...*

*Jacques Krug vint me surprendre à Baleycourt et il m'entraîna jusqu'à Sivry-La-Perche. De ce village élevé, on obtenait une vue d'ensemble du champ de bataille, depuis Vaux et Douaumont jusqu'aux sinistres sommités de la rive gauche de la Meuse. Des projectiles éclataient sur le Mort-Homme et sur la côte 304. Je me sentais attiré vers ces éminences comme par un aimant puissant, et je puis dire que le jour où je me familiarisai avec elles fut la réalisation d'un grand rêve. Dans une longue lettre à mon père, je décrivis ce tableau d'une région qui allait glorieusement entrer dans l'Histoire.*

*Entre temps, j'avais appris par les journaux que mon vieil ami Albert Leo venait d'être nommé aumônier. Je lui envoyai mes félicitations, constatant qu'il avait plus de chance que moi. A ma stupéfaction, il me répondit qu'il ne pouvait pas se consoler d'avoir quitté ses chasseurs alpins des Vosges, et qu'il ne demandait qu'à céder sa place. Il écrivit dans ce sens à Paris, et je reçus ma nomination comme aumônier volontaire auprès d'une division de Toulouse.*

...Plus tard, le Samedi-Saint 1917, allant visiter les poilus de l'avant, par un léger blizzard, je pars à pied sur la route d'Essigny (?) vers l'Est. Sur le plateau, un capitaine d'artillerie me déconseille de continuer. Bientôt je me prends à regretter de ne pas l'avoir écouté. D'énormes projectiles éclatent à droite et à gauche de la petite route. Je finis par compter les poteaux télégraphiques qui me séparent du chemin de fer, but de ma «promenade». Avant le pont qui enjambe la tranchée de la voie ferrée, je descends dans celle-ci et tombe sur le P.C. du Commandant Weiss que je trouve en compagnie du Capitaine Large. Ils paraissent ravis de ma visite imprévue, et me donnent un coureur pour m'amener vers les combattants. Ce garçon se met à l'abri cinquante mètres plus loin et se fait remplacer par un camarade, qui lui aussi se fait relever très vite. Il ne fait pas bon s'attarder sous le bombardement. Fatigué de ces attermoissements, je me fais indiquer la direction. Tout fuit et s'abrite, même les conducteurs d'une troupe de petits ânes porteurs d'eau et de provisions. Seuls ces vaillants quadrupèdes demeurent impassibles.

Mes pitoyables poilus sont tapis dans des trous individuels, pleins de vase, avec pour tout abri une toile de tente sur laquelle il neige. Est-il possible que la carcasse humaine résiste à de telles intempéries, au sein d'aussi terribles dangers? ...Quelques paroles bien senties aux protestants, avec la promesse que j'écrirai à leur famille, et je fuis ces lieux infernaux, me faisant l'effet d'un déserteur. Le Capitaine d'artillerie paraît tout heureux de me revoir vivant. Mais je suis transi au point de laisser pendant un heure mes pieds dans le four de notre cuisinière retrouvée.

Le lendemain, jour de Pâques, je reviens à moi le matin, sur un tas de pierres. J'étais tombé évanoui dès mon lever, par suite de privations et de fatigue. Je n'avais qu'une chose à faire: rejoindre mon GBD (Groupe de Brancardiers de la Division) et partir en permission. (Il avait depuis la veille sa permission en poche!)

Ce sont là quelques extraits de son carnet de marche au cours de la guerre 1914-1918.

Nous y relevons, à la fin, la réflexion suivante:

- Bien avant 1914, j'avais écrit dans «La Fraternité» et j'avais répété dans mes nombreuses conférences que, si quelque peuple conquérant prétendait franchir nos frontières, nous, les pacifistes, deviendrions guerriers, pour défendre nos foyers et pour combattre le militarisme chauvin. Pacifistes du Droit, nous étions tout le contraire de moutons bêlants. Nous n'étions pas objecteurs de conscience, décidés que nous étions à rester solidaires de nos concitoyens à la caserne et, s'il le fallait, sur les champs de bataille. Sans doute participions-nous ainsi au grand péché du monde; mais de quel droit, et au nom de quelle infaillibilité nous retirions-nous dans notre tour d'ivoire? Nous réclamions notre part des souffrances inouïes qu'apporte la guerre, ce crime des crimes.



George et sa famille en 1919

Les frères et soeurs de George  
avec leurs parents.

Lucie est l'épouse de Charles et  
Nelly, l'épouse d'Henri.  
Louis Mabile est l'époux de Mary.

Il manque Marguerite, la benjamine de  
la famille et toute jeune veuve de  
guerre (son mari, Paul REUSS, est  
tombé au front en 1914)

	Charles	Edouard	Albert	
Louis Mabile	Lucie	Nelly	Henri	
Mary	Alfred	Helen	George	

Pour terminer ce chapitre, contentons-nous de reproduire le texte des deux citations délivrées à George.

#### CITATION

**A l'ordre de la Direction du Service de Santé du 13<sup>ème</sup> Corps d'Armée  
7 septembre 1917**

*Aumônier d'un caractère élevé ; très courageux et remarquablement actif, assurant journallement son service tout volontaire jusque sur les positions de première ligne . S'est particulièrement prodigué au cours des opérations actives du 18 au 25 août 1917; admirable de calme sous les plus violents bombardements.*

Le Médecin Principal de 1<sup>ère</sup> Classe  
Directeur du Service de Santé du 13<sup>ème</sup> Corps d'Armée  
(signé): ALVERNHE

#### CITATION

**A l'ordre du 13<sup>ème</sup> Corps d'Armée  
Q.G. 19 février 1919**

*Monsieur CADIER, Alphonse, Charles, George, Aumônier volontaire protestant, du Groupe de Brancardiers du 13<sup>ème</sup> Corps d'Armée.*

*Aumônier volontaire des plus distingués, se rendant toujours dans les régiments en ligne pour prodiguer aux hommes les secours de la religion et les encourager par sa présence et sa parole, donnant à tous le plus bel exemple de bravoure et de mépris du danger. S'est particulièrement distingué pendant les affaires d'octobre et novembre 1918, notamment le 5 novembre à BANOEGNE-RECOUVRANCE, en aidant au transport de grands blessés du 4<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, sous un violent bombardement.*

Le Général-Commandant le 13<sup>ème</sup> C.C.  
(signé): LINGER.

Mais la plus belle des citations n'est-elle pas celle, spontanée, émanant d'un vrai *poilu de l'avant*, d'un chrétien, aujourd'hui percepteur à Bourg d'Oisans (Isère) - qui n'avait pas revu George depuis leur séparation sur le champ de bataille en 1917?

Il apprend sa mort et aussitôt il adresse, à Melle, la lettre qui suit:

*Bourg d'Oisans, le 12-1-1953*

*Bien chère madame, bien chers affligés,*

*Il y aura bientôt 36 ans au soir d'une bataille, devant St Quentin, très précisément à l'Epine de Dallon, que je rencontrais pour la première fois celui que le Père vient de rappeler à Lui, mon bien-aimé Aumônier George CADIER.*

*Ce que fut cet homme pour notre 25<sup>ème</sup> division dans les combats géants qui furent les siens dépasse tout entendement.*

***Il fut véritablement un homme de légende!***

*Je le vois dans nos tranchées, avant, pendant, et après les attaques. Je le vois se penchant sur mes plaies béantes. Je l'entends encore me dire: «Le cœur est bon. Ils ne t'ont pas eu»*

*Je vois son sourire répondant à mon pauvre sourire. Et puis je le vois littéralement tomber à genoux remerciant Dieu pour moi.*

*Ce fut ensuite ma longue errance dans tous les hôpitaux de France. Et ses lettres, qui venaient me reconforter, après chaque opération. Puis un grand silence. La vie était revenue. Et Dieu devait être à nouveau premièrement servi. Enfin par un hasard providentiel, je recevais il y a quelques mois de Périgueux de ses nouvelles par une jeune amie. J'espérais bien le rencontrer maintenant. Et je me réjouissais d'aller à lui pour me jeter dans ses bras et lui dire MERCI. Dieu n'a pas voulu ainsi. Inclignons-nous. Qu'il me soit cependant permis de vous dire à vous comme à tous les siens: Courage! Nous le retrouverons bientôt.*

*Fidèlement et fraternellement vôtre.*

(signé): VILLEMEJANE